

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Scientifique, etc.

Table with advertising rates: PRIX DES ANNONCES, Six lignes et au-dessous, première insertion, Dix lignes et au-dessous, première insertion, etc.

Education.

Industrie.

Progress.

ÉCRITS POPULAIRES DE FRANKLIN.

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD.

(Suite.)

C'est en assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que l'on doit donner à ses propres affaires; mais après cela nous devons avoir encore de l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts et des charges de vos maisons.

Vous voilà tous rassemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela des biens; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera des maux pour quelques-uns de vous.

de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. C'est cependant une folie que l'on fait tous les jours dans les ventes, faute de songer à l'almanach.

Les sages, dit-il, s'instruisent par les malheurs d'autrui; les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur. Je sais tel qui pour orner ses épaules a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain.

Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais d'abord, nous prévient prudemment que l'orgueil de la parole est une vraie malédiction.

—Il faut bien passer quelque chose à une pauvre veuve qui ne cherche qu'à se distraire un peu! Mes chevaux pourraient être moins beaux, c'est vrai; mes voyages aux eaux, c'est ma santé qui les exige; j'aime à donner à dîner, c'est là mon seul plaisir; quant à ceux que vous appelez des parasites, M. Gonet, le mot est mal choisi, car ce sont mes amis.

mépris. L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, et soupe avec la honte. Que revient-il, après tout, de cette vanité de paraître, pour laquelle on a tant de risque à courir et de peine à endurer? Elle ne peut ni conserver la santé, ni adoucir les maux, ni augmenter le mérite personnel; au contraire, elle fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes.

(A continuer.)

LES CHUTES DU NIAGARA.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

II.

Le touriste à New-York.—Troy et Albany.—La rivière Hudson: richesse de ses rives.—Les steamboats Troy et Empire.—Départ de Troy.—Beauté du paysage.—La Mohawk Vallée: sa beauté et sa fertilité.—La rivière Mohawk.—Le canal Erie et ses bateaux.—Général du peuple américain.—Little Falls et la Suisse.—Villes, villages et sites traversés par le rail-road.—Auburn et la prison d'État.—Cayuga Lake et son pont gigantesque.—Rockster et les cascades de la rivière Genesey.—Arrivée à Buffalo, etc.

Eagle-Hotel, 5 juin 1846.

Ainsi que je l'ai mentionné dans ma dernière lettre, New-York est et sera toujours le foyer obligé où viendront en tous temps converger les voyageurs du Sud et du Sud-Ouest qui se donnent, chaque été, les plaisirs de la villeggiatura septentrionale.

En quittant New-York, je dirai au touriste amateur dont les mouvements ne sont dirigés que par le plaisir: prenez, sans hésiter, le bateau à vapeur qui fait le trajet de jour sur l'Hudson, et donnez votre préférence à la route de Troy. Le voyage de nuit étant toujours préféré par le marchand, le commis, ou l'ouvrier, qui, en Amérique, ne peut se résoudre à "perdre un jour," (d'après la maxime vulgaire time is money, le temps c'est de l'argent), il résulte de là que les bateaux de nuit sont toujours encombrés, pendant l'été surtout, d'une foule dont la gêne et l'importunité ne peut être appréciée que par celui qui en a été au moins une fois la victime.

La seconde considération, qui n'est pas la moins importante, c'est que des catastrophes telles que celles par exemple, qui résultèrent tout récemment du naufrage du steamboat le Swallow, où tant de passagers périrent, à vingt-cinq toises de terre, ne peuvent en aucune manière avoir lieu pendant le jour. En outre, il n'est à mon avis rien qui puisse indemnifier le voyageur nocturne de la riche beauté des points de vue, des paysages agrestes, et des tableaux ravissants de fleurs, de verdure, de villages, de fermes et de sites de tous genres, que les rives toujours pittoresques, et souvent majestueuses de l'Hudson, déploient, dans toute leur immense longueur, aux regards du contemplateur.

Prenez toujours votre passage sur l'un des deux magnifiques palais flottants, le Troy ou l'Empire, qui font le trajet régulier du jour et de la nuit entre New-York et Troy, soit que vous préférerez passer par cette dernière ville, soit que vous soyez contraint de séjourner à Albany, car les bateaux de Troy touchent à Albany, en allant et en revenant. Il n'est guère possible de jouir d'une meilleure table (à la franco-américaine) et d'avoir de plus confortable salons, que celles du steamboat Empire, le bateau de nuit; et l'on ne peut que répéter le même éloge à l'égard du Troy, le bateau de jour. La magnificence de leurs immenses salons peut-être surpassée par ce petit Versailles flottant qu'on nomme Oregon, et qui fait le trajet de New-York à Boston, mais non pas l'excellence de leur cuisine, l'extrême propreté du service, le zèle des domestiques, et surtout l'attention obligeante de leurs gentlemanly capitaines.

Suit que vous arriviez à Troy le soir ou le matin, arrêtez-vous au Troy-House. Mais croyez-moi, ne quittez point Troy le soir, ni même Albany, pour passer votre première nuit en milway. Au nom de toutes les divinités champêtres qui vous attendent aux Chutes, ne commettez point cette espèce de profanation, si vous voyagez pour votre plaisir; car de Troy à Syracuse, qui gît à moitié chemin environ, vous perdriez sans retour le riche coup-d'œil que présente partout la féconde et magnifique Mohawk-Vallée, véritable Tempé américaine, autre Arcadie Péloponésienne, que le rail-road traverse dans toute sa vaste longueur, en côtoyant le fameux Canal Erie, cette autre merveille digne des plus glorieux jours de Rome et de l'Égypte, et qui, comme un immense ruban de cristal, unit l'Océan Atlantique aux Montagnes Rocheuses, à travers les grands lacs déjà mentionnés.

Déjà la cloche du dépôt à sonné son premier appel. Tout est en mouvement aux environs. Prenez toujours votre ticket avant de vous rendre aux chars; et afin de ne plus vous en occuper aux différents dépôts de la route, prenez-le pour la route entière, jusqu'à Buffalo, ce qui ne vous empêchera pas de vous arrêter en chemin, aussi longtemps que vous voudrez, les mêmes billets servant pour toute la saison. De Troy à Buffalo, la distance est de 550 milles; on la parcourt en trente-six heures seulement; et le prix du passage entier n'est que de onze dollars!

En quittant Troy (ou Albany) gardez-vous bien de céder aux impressions de cette monotone torpeur qu'après un copieux déjeuner le monotone grognement des chars produit presque toujours sur le cerveau. Tenez vos yeux ouverts, car vous allez traverser une longue série de plus riches paysages de l'état de New-York, après ceux de l'Hudson. Tantôt, comme en sortant de Troy, vous passerez au fond d'un verdoyant vallon, bordé de collines capricieusement échevillées, et dont les crêtes ondulantes, en et là couronnées de bouquets d'arbres isolés, ou d'ombrières forêts, se dessinent sur l'azur du ciel en festons immobiles. Tantôt, comme aux environs d'Albany, c'est à travers une plaine sablonneuse, couverte de bruyères jaunâtres, de buissons épineux, de pins rabougris, de cèdres nains et de genévriers odorans. Plus loin, comme

au-delà de Schenectady, ce sont des prairies verdoyantes, semées de clair taillis, arrosées de limpides ruisseaux, diapées de mille myriades de fleurs, où paissent de nombreux troupeaux, où voltigent et gazouillent des milliers d'oiseaux, où des légions de papillons, d'abeilles et d'insectes de tous genres, butinent, de corolle en corolle, un délicieux nectar. Ou bien encore, ce sont des côtesaux parsemés de maisonnettes ombra-gées d'arbres de toutes sortes, de fermes entourées de beaux jardins potagers, d'abondants vergers, et d'immenses enclos richement ensemencés de céréales et autres produits agricoles. Bientôt vous entrez dans la fertile vallée de Mokawk, ainsi nommée de la jolie rivière qui la parcourt, et l'exubérante végétation qui se développe partout autour de vous proclame, tout le long du chemin, la fécondité vraiment canadienne du sol. A mesure que le convoi plonge au sein de ces immenses champs de blé qui bordent la route, toutes les variétés que peut produire la combinaison des diverses scènes que je viens d'esquisser se reproduisent à la contemplation du voyageur. La rivière, de son côté, vient encore relever la beauté naturelle de cette route délicieuse par les capricieux circuits de ses eaux limpides. Tantôt il faut la franchir sur un pont sonore; tantôt le convoi la côtoie en suivant ses bords échevillés; d'autres fois on la perd de vue: elle s'en va faire un long détour, à travers les saules, les chênes et les érables blancs qui gissent dans ses environs, pour repaître à quelques milles plus loin, jusqu'à ce qu'on la perde enfin de vue pour ne plus la revoir. Quand ce n'est point la Mokawk dont les eaux silencieuses viennent ainsi rafraîchir la vue du voyageur, c'est le Canal Erie, dont nous avons déjà parlé. De même que la rivière, il paraît et disparaît alternativement, mais il est rare qu'on le voie sans quelques-uns des milliers de bateaux de transports qui en sillonnent sans cesse les paisibles eaux, depuis avril jusqu'en novembre. Après un bateau chargé d'émigrants européens pour l'Ouest, vient un bateau, puis deux, puis dix, à la suite les uns des autres, et comblés des mille marchandises diverses dont les habitants de l'intérieur vont s'approvisionner deux fois par an (au printemps et à l'automne), à New-York ou à Boston. Pendant que ceux-ci remontent vers les lacs, d'autres descendent, en lignes aussi serrées, chargés de grains, de bétail, de farines, de bois, de planches et autres produits de l'intérieur. C'est en roulant au milieu de ces scènes variées et de ces sites pittoresques, que le voyageur observe tour à tour des fermes en plein rapport, des villages naissants, et des cités populeuses, là où, il y a une trentaine d'années au plus, et souvent quelque mois à peine, on ne voyait que des forêts impénétrables peuplées d'animaux sauvages, ou d'Indiens plus sauvages encore! car c'est ainsi et disons-le à la louange de ce peuple sans pareil dans l'hémisphère pour son intelligente activité, c'est ainsi que le génie américain marche vers l'avenir—toujours à pas de géant! D'abord on s'arrête à Schenectady, ancienne fondation des Hollandais, qui furent les premiers colons de New-York. Bientôt on traverse la gorge si romantique et si pittoresque des

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET LE MARGUILLIER.

(Suite.)

XVII.

UNE MÈRE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNES.

La comtesse reprit peu à peu sa sérénité habituelle, et les fêtes se succédèrent au château de Menacey plus brillantes que jamais. Vainement maître Gonet essaya de prouver à madame d'Harleville qu'elle achevait de se ruiner; celle-ci ne lui répondit qu'en riant aux éclats.

—Mais vos enfants, madame? objectait le tabellion d'une voix grave et lorsqu'il était poussé à bout.

—Mes enfants, monsieur! Eh bien! à ma mort ils jouiront de ce que je leur laisserai de ma fortune; je ne vois pas la nécessité de se priver du nécessaire pour enrichir des ingrats.

—Il faut bien passer quelque chose à une pauvre veuve qui ne cherche qu'à se distraire un peu! Mes chevaux pourraient être moins beaux, c'est vrai; mes voyages aux eaux, c'est ma santé qui les exige; j'aime à donner à dîner, c'est là mon seul plaisir; quant à ceux que vous appelez des parasites, M. Gonet, le mot est mal choisi, car ce sont mes amis.

—Vos amis! soit, madame; l'avenir se chargera de vous prouver si ces amis méritent ce titre sacré. Le temps est là pour porter le flambeau de la vérité sur ces individus et briser leurs masques! Cependant, madame, n'avez-vous jamais songé que vos enfants pussent, d'un moment à l'autre, protégés par les lois, vous demander compte de la fortune de leur père, et cela sans porter atteinte au respect et à la tendresse qu'ils vous doivent?

—Ils n'oseraient! répartit madame d'Harleville.

Cette réponse, que le duc de Guise avait faite autrefois dans le château de Blois, consterna le notaire.

—Non, ils n'oseraient, reprit madame d'Harleville d'un ton de reine: à moins que quelque personnage officieux ne leur prêtât l'appui de son ministère, ce qui serait d'un très-bon exemple pour des gens qui prêchent la morale et le respect dû aux convenances.

En prononçant ces mots, la comtesse avait regardé maître Gonet avec des yeux investigateurs qui semblaient dire: "Serait-ce vous?" Le notaire avait senti toute la portée de ce coup d'aigle; il répondit avec le flegme de l'honnête homme outragé:

droits sous l'égide de la loi, et qu'ils fissent un appel à mes conseils et à mon ministère, je n'hésiterais pas à remplir mes devoirs d'homme public, car je n'ai point oublié que l'honorable colonel d'Harleville, qui m'honorait de son amitié, me recommanda en mourant l'avenir et la fortune de ses enfants. Nonobstant, madame, la comtesse, vous pouvez être certaine que je ne provoquerai jamais la défiance de vos enfants envers leur mère; je me contenterai de gémir de votre erreur, et voilà tout.

Celui dit, le notaire se leva, salua gravement et se retira.

—Oh! c'en est trop! exclama madame d'Harleville, dès que maître Gonet fut parti, il faut que toutes ces ennuyeuses semonces aient en teinte. Louise avait raison, je dois avant tout me délivrer des frondeurs, et pour couper court, je marie Blanche au premier venu qui se présentera; j'obtiens le plus tôt possible du ministre pour Gontrand, une lieutenante dans un régiment d'Afrique, et puis nous verrons!

XVIII.

COMME QUOI M. SÉRAPHIN N'ÉTAIT POINT UN ANGE DE DISCRÉTION.

Un œil exercé à sonder les replis du cœur humain se serait aperçu, sans peine, que les regards du jeune d'Harleville brillaient d'un éclat inaccoutumé à l'aspect d'Euphrasie, et que celle-ci rougissait au bruit des pas et au son de la voix de Gontrand; mais aussi l'émotion de deux jeunes gens, dont l'esprit était profondément imbu des principes de sagesse qui leur avaient été inculqués dès leur enfance, se décelait avec tant de candeur et de simplicité, qu'on les eût volontiers absous de leur amour, comme on leur eût pardonné les serments que déjà ils avaient échangés entre eux.

Le grognard avait été un des premiers à deviner la passion que sa fille avait inspirée au fils de son colonel; cette révélation l'avait attristé: "Monsieur Gontrand, se disait-il, sera riche un jour, si madame d'Harleville ne consume pas tout le saint frusquin. Il est noble par-dessus le marché. Euphrasie est un beau brin de fille, c'est vrai, mais si sa physique elle n'a pas de noblesse, en revanche elle n'a pas le sou au moral. L'affaire ne peut donc s'arranger quoique français et très-français l'un et l'autre."

Or, un matin que notre grognard faisait ces réflexions pour la vingtième fois, tout en fumant sa pipe dans son jardin, il fut interrompu dans ses méditations par l'arrivée subite de Séraphin, le jardinier du château qui, lui aussi, était devenu un grand et beau garçon.

—Eh bien! conserit, lui demanda le Ba'afre, en voyant le jeune homme d'aussi bonne heure; le feu aurait-il pris à la serre, quelque cotardille se serait-il montré sur les bords des bassins.

—Il n'y a point de cotardille et l'incendie n'est nulle part, si ce n'est dans mon imagination, répondit celui-ci; pardon, excusez, si je prends la liberté de vous déranger, monsieur Bourguignon, c'est que je sais que vous êtes un homme de bon conseil et toujours prêt à rendre service.

—Ce doit être ainsi, Séraphin; mais expliquez-moi plus catégoriquement, afin que je puisse te donner mon avis sur la chose qui t'amène.

—C'est malsain, Séraphin. Il faut aimer raisonnablement les femmes, en général, et modérément la sienne en particulier. Mademoiselle Louise, si je ne me trompe, est une parisienne maligne comme une bélette.

—C'est vrai, monsieur Bourguignon; mais vous savez que l'amour est comme un aveugle qui a perdu son bâton: il ne sait plus où donner de la tête.

—La comparaison est irréprochable; continue mon vieux.

—Eh bien! monsieur Bourguignon, la jalouse me ronge le sang.

—Mauvaise infirmité, fit le grognard en lançant une bouffée de fumée. Tu es donc des soupçons plus ou moins équivoques sur la fidélité de mademoiselle Louise? ajouta le grognard.

—Si j'en ai! mais des plus conditionnés.

—Et quels sont les dits soupçons soupçonnés?

—Oh! vous allez voir. Imaginez-vous, monsieur Bourguignon, que, dans le nombre des bourgeois qui viennent passer des semaines entières au château, j'en avais remarqué un qui parlait à Louise plus souvent qu'à son tour. D'abord, j'ai cru qu'il venait pour madame...

—Halle à la tête! interrompit brusquement le grognard. Prends garde, Séraphin, de tenir ici des propos incohérents sur la conduite de la mistress; ça pourrait devenir peu avantageux pour toi. Il ne faut jamais dire de mal de ceux dont nous mangeons le pain. Je ne te dis que cela, parce que voilà la chose.

—Mon Dieu! monsieur Bourguignon, je ne dis de mal de personne. Les paroles que je viens de lâcher se répètent à haute voix dans le château, et je ne pense pas...

Little Falls, ou Petites-Chutes, où le touriste européen retrouve des analogies si frappantes avec les rochers déchirés, les montagnes hérissées de pins et d'ifs au feuillage glauque, les torrents impétueux, et les précipices fracturés de maintes solitudes de la Suisse. Puis on arrive à Utica, jolie ville d'environ quinze mille âmes, où le convoi s'arrête, et où les connaissances prennent un assez bon dîner au Bagge's Hotel, contigu au dépôt du rail-road. Et puis ensuite à Syracuse, où on l'on arrive sur les sept heures du soir. Utica est, à la lettre, le grenier d'abondance de la Mokawk Vallée. Syracuse est la source usine où se fait, à l'aide des nombreuses sources salines dont ses environs sont partout enrichis, la plus grande quantité du beau sel dont s'approvisionne l'état de New-York et les frontières des états limitrophes.

Si le voyageur se décide à passer la nuit à Syracuse, ce que je lui conseille de faire à tous égards, il peut en toute sûreté planter sa tente au Syracuse House, située à cinquante pas du rail-road-dépôt. Il y trouvera bonne table, bon lit, bons soins. L'Empire Hotel, qui se trouve à l'autre bord du canal, est, selon moi, trop loin du dépôt pour un voyageur qui passe. En quittant Syracuse, le lendemain matin, des paysages des sites, des points de vue d'un genre tout-à-fait différent, s'offrent aux regards sur la route, et indiquent à l'observateur qu'il a laissé derrière lui la vallée de Mokawk. C'est d'abord la coquette et jolie petite ville d'Auburn, avec ses maisons blanches et ses beaux arbres vert. C'est là que gît, comme un immense tombeau, la grande prison d'état centrale de New-York. C'est un édifice d'architecture cyclopéenne, par sa solidité, bâti de pierres noires, sombres comme une tenture mortuaire, et qui figure, à peu près, au milieu des riantes maisons de la blanche Auburn, comme une rugueuse verrue sur le nez d'une beauté "au teint de lys et de rose." Dans le sein de cette tombe vivante, morte comme la mort, sont ensevelis, pour la rémission de leurs péchés dans ce monde, plusieurs centaines de délinquants, condamnés par la loi à des termes plus ou moins longs, et silencieusement occupés à fabriquer, chacun selon sa capacité, des "articles de nouveautés de tous genres (fancy goods), " toujours fraîchement arrivés de Paris!" A en croire des confidences "bien renseignées," on y fabrique aussi, comme à Buffalo, de "vrais cigares de la Havane (genuine Havana)," dont la capa (robe) est produite par le Maryland, et les tripes (l'intérieur) par les guérets de l'Ohio! Après quoi ils sont dûment baptisés "Pura vuela de abajo," ou "Principe de primera suerte!" C'est du moins pour tels que les bons épiciers (ce type cosmopolite de la bonhomie incarnée) que les épiciers, dis-je, des mille petits villages de l'intérieur—et surtout d'Auburn même!—les achètent des revendeurs métropolitains à leurs dispendieux voyages d'approvisionnement à New-York! La prison d'état est située en face même du rail-road-dépôt.

Au-delà d'Auburn on traverse à la course le poissonneux Cayuga Lake, et ce n'est pas sans émotion ni sans admiration que le voyageur se voit emporté sur les élastes avec la rapidité de l'éclair sur un pont d'une longueur vraiment gigantesque et que longe à sa gauche un autre pont tout aussi merveilleux, et qui n'a pas moins d'un tiers de lieue de longueur! Bientôt après, on arrive aussi à l'autre côté, mais en le contournant, du romantique Geneva Lake—magnifique nappe d'eau qui, assure-t-on, ne gèle jamais complètement, même dans les hivers les plus rigoureux, tant est grande sa profondeur dans la sonde, n'a encore pu trouver le fond dans certains endroits. Enfin, après avoir glissé comme un dard à travers Canandaigua, autre jolie petite ville très florissante, le convoi vous dépose à Rochester, la Birmingham et la Man-

chester, tout à la fois, de l'état de New-York. La rivière de Genesey, qui a fait en quelques années, de Rochester une ville si manufacturière, si importante, si riche, y produit une chute, des Cascades et des Cataractes qui, si ce n'étaient celles du majestueux Niagara, seraient considérées, assurément, comme la merveille nautique des Etats-Unis. Mais hélas! auprès du Niagara (que S. M. Florestan 1er nous pardonne la comparaison), les chutes et cataractes du Genesey ne présentent guère plus dans la balance hydrostatique des voyageurs, que le roi de Monaco auprès du Grand-Mogol! Cependant, je dirai au touriste amateur qui voudrait prendre une sorte d'avant-goût du Niagara; Ne négligez pas le coup-d'oeil des jolies chutes et cataractes du Genesey, à votre passage à Rochester. Vous en serez richement récompensé. Prenez un fiacre et faites vous y conduire sans hésiter, d'autant plus qu'il ne vous faut tout au plus qu'une demi-heure pour jouir de ce plaisir, et que le rail-road vous donne au moins deux heures pour dîner et vous reposer, avant de se remettre en route pour Buffalo—où vous arriverez à huit heures du soir, après avoir alternativement traversé Batavia, autre ville assez grande; Attica, petite ville naissante, des bois encore incultes, des défrichements à moitié cultivés, et quelques rares fermes encore encombrées de troncs d'arbres et d'épaisses broussailles; car, à mesure qu'on s'avance vers l'ouest, ce qui, du reste, se conçoit aisément, le pays devient de moins en moins peuplé, et, par conséquent, de moins en moins cultivé. Il est inutile de remarquer que depuis Albany on rencontre encore bon nombre de petites villes et de grands villages qui concourent également, chacun à sa manière, à enjoliver cette route déjà si variée, mais que j'ai dû laisser au touriste le soin de reconnaître par lui-même.

En arrivant à Buffalo, vous n'avez que trois principaux hôtels où choisir un logement pour la nuit: l'American, le Mansion House et le Western Hotel. Le premier est situé dans le up town, ou la "Chaus-sée d'Antin" de Buffalo. Le second, au beau milieu du mouvement commercial, et à cinquante pas des deux dépôts des rail-road de l'Est et du Niagara. Le troisième, à côté même du bureau du rail-road des Chutes. Ces trois hôtels étant à peu près également bien tenus, je dirai simplement au voyageur: Si vous désirez un lieu tranquille et fashionable, où la table soit servie un peu plus à la française et où vous puissiez ronfler tout à votre aise sur des lits excellents et dans des chambres fraîches, déployez votre tente à l'American. Si vous avez quelque course à faire, au sein du monde commercial, ou à la poste, ou sur les quais du port, jetez votre ancre au Mansion House, maison toute neuve et où tout est first rate. Si vous avez peur d'arriver trop tard au rail-road le lendemain matin, pour prendre le convoi des Chutes, ce qui vous obligerait à passer une mortelle journée à Buffalo, ville aussi triste, à mon avis du moins, que l'animal sournois dont elle porte le surnom peu gracieux, allez tout droit au Western Hotel où j'aurai le plaisir de vous aller prendre le lendemain matin, à neuf heures très précises pour vous conduire enfin aux Chutes.

L'Ermitte de Niagara, F. F. G....

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les Anglais à Lahore.

Lord Hardinge n'a pas cru l'Angleterre assez riche pour payer sa gloire. Il a imposé à Peishah un tribut tel que le trésor a été épuisé du premier coup. C'est alors seulement que le

gouverneur général a pensé à indemniser l'Angleterre par des arrangements de territoires. Nous ne parlerons pas de celui qui se trouve sur la rive gauche du Sutledge et que la compagnie s'est approprié. Il est peu important, si ce n'est sous le rapport militaire; mais nous ferons remarquer comment la compagnie a disposé de ce qu'elle ne voulait ou ne pouvait pas prendre en ce moment.

Le Penjah a été partagé en deux états: sur l'un, qui est dans la plaine et dont il est facile de s'assurer la domination, lord Hardinge a établi Dhalip-Sing, un enfant qui règne sous la tutelle de sa mère. Par ce pauvre petit maradjah, l'Angleterre se fait céder un immense territoire qui va jusqu'à l'Himalaya et comprend la province de Cachemire; puis elle charge Dhalip-Sing de gouverner ce territoire en payant à l'Angleterre un léger tribut. Les régions montagneuses forment un royaume indépendant pour le visir de Goolab, qui s'intitulera désormais Goolab-Sing, c'est-à-dire qu'éclaire l'habileté de lord Hardinge, et car il a réservé à la compagnie l'arbitrage souverain de toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre Dhalip-Sing et Goolab-Sing. Or, il naîtra des difficultés toutes les fois que l'Angleterre sera intéressée à en faire naître.

On dit que si lord Hardinge n'eût pas été lié par le traité du 12 février, il aurait reconstruit l'empire de Rundjet-Sing pour le donner à Goolab. Nous avouons nous ne pas percevoir l'avantage qui résulterait pour l'Angleterre de cette combinaison. Mais si elle lui convient, l'Angleterre la réalisera suivant son bon plaisir, au moyen de l'arbitrage stipulé dans l'article 13 du traité. Notre opinion est au contraire que ce traité est rédigé avec une grande adresse: il donne à l'Angleterre tous les bénéfices de la conquête sans lui en donner les embarras. Les Anglais ne cherchent pas dans l'Inde autre chose que des avantages commerciaux, et l'on sait que dans la crainte de recommencer là ce qu'ils ont fait aux Etats-Unis, ils ont sévèrement interdit aux Européens d'y acquérir des terres. La domination de la Péninsule hindoustannique pour en extraire le plus possible de richesses, tel est le but de la Grande-Bretagne. Le traité du 16 mars tend très directement à ce but. La France est trop grande pour se montrer jalouse. Nous voulons seulement que l'Angleterre, animée du même esprit de justice et de cordialité, ne se jette plus à travers toutes nos entreprises en Afrique, et ne fasse pas appel aux passions des aristocraties européennes, si nous étions forcés jamais de traiter les Marocains comme elle vient de traiter les Sikhs. (Débats.)

Insurrection de Pologne.

Toutes les lettres de Gallicie continuent à affirmer que les paysans ne se contenteront pas des concessions contenues dans l'ordonnance publiée le 19 avril. Les autorités locales déclarent elles-mêmes que la paix ne saurait être rétablie à ce prix.

Nous lisons dans la Gazette universelle allemande du 1er mai:

"Un voyageur nous a fait un récit des événements de la Gallicie qui prouve que ce qui a été dit des massacres des nobles n'était pas exagéré; les enfants au berceau même n'ont pas été épargnés. Les paysans ont confondu les gentilshommes libéraux avec ceux qui ne l'étaient pas. Le territoire au pouvoir de Szela est de 10 à 12 milles carrés. Le gouvernement n'a pas tenté de comprimer l'insurrection par la force armée. On ne croit pas que les paysans se contenteront des concessions qu'ils ont obtenues."

Espagne.

L'échec qu'a reçu l'insurrection de la Gallicie ne paraît pas l'avoir abattue. Le ministère est

toujours si peu maître de la situation qu'il n'ose rien entreprendre.

Voici ce qu'on lit dans la correspondance ministérielle du 29:

"On disait hier que le cabinet, désirant profiter de la force et du prestige que lui donne le triomphe remporté sur les révoltés, avait résolu de convoquer les cortès dans un bref délai, se flattant d'avoir la majorité dans le parlement. El Eraldo ne pense pas que la réunion des cortès doive avoir lieu dans un aussi bref délai. Il existe deux opinions bien distinctes à cet égard; suivant l'une, les cortès actuelles seront rassemblées de nouveau; suivant l'autre, c'est une nouvelle chambre que le ministère serait disposé à convoquer. Une question aussi délicate est de nature à être approfondie et débattue en conseil des ministres."

Allemagne.

L'alliance entre la Russie et la Prusse se disloque, malgré les liens de famille et les nœuds d'affection personnelle qui unissent les maisons royales. Cet événement tient à plusieurs causes: non-seulement la Prusse est franchement entrée dans le mouvement libéral, mais elle aspire naturellement à donner la direction aux états secondaires de l'Allemagne, dont les princes se sont pour la plupart rangés sous le patronage du czar. Or, il n'y a pas de sentiments qui tiennent contre les grands intérêts politiques. Le Mercure de Souabe comprend cette vérité, et pour renouer l'alliance, il imagine de soutenir que la manière dont la presse française a jugé la révolution de Pologne fait une nécessité aux trois puissances du Nord d'agir d'accord vis-à-vis de la France. Cette vieille politique n'est plus de mise; la France et la Prusse sont heureusement d'accord pour vouloir la liberté constitutionnelle, et c'est là un gage d'amitié plus certain que si les rois Louis-Philippe et Guillaume IV se rendaient les visites les plus cordiales.

Irlande.

O'Connell a prononcé dans un meeting des amis de l'Irlande un discours où il attaque le bill de coercition avec éloquence et vigueur. Voici les passages les plus importants de ce discours:

Si le bill de coercition devait mettre un terme aux crimes qui affligent l'Irlande, quelque amour que j'aie pour la liberté, je voterais en faveur du bill. (Écoutez! Mais je ne suis pas de ces gens qui voient seulement les mérites commis par les uns et qui ne voient pas ceux qui commettent les autres. (Applaudissements). Il est bien vrai que des assassins ont été commis en plein jour et qu'ils sont devenus plus nombreux dans ces derniers temps. Mais quelle en est la cause? La cause! ce sont les mérites commis par ces propriétaires qui détruisent de fond en comble les villages habités par les Irlandais, qui jettent pêle-mêle sur la voie publique les vieillards dénués de tout, les enfants affamés et les pères pleins d'activité mais ne trouvant pas de travail. La cause! c'est que le peuple meurt dans les rues et dans les fossés, sans trouver quelqu'un qui lui puisse donner du travail. N'est-ce, pas là aussi une légion d'assassins? (Applaudissements.) Pour moi, je désire que des deux côtés la vie humaine soit respectée.

Croyez-en mon expérience locale: l'effet du bill coercitif sera l'augmentation plutôt que la diminution des crimes en Irlande. Au bout de ce bill, je vois des océans de sang et la guerre civile. Les auteurs et promoteurs du crime en Irlande, ce sont les ministres qui ne craignent pas de s'élever contre ce pays déjà si malheureux! A quoi bon, je le demande, ces dons précieux de la divine Providence faits à l'homme, la santé, la force et l'industrie, si l'homme ne peut pas rester tranquille dans ces îles qu'il laboure, si le caprice d'un propriétaire foncier

peut, en l'évinçant, lui ravir tous les moyens d'existence? La condition des pays irlandais est effroyable. Le malheureux plante des pommes de terre, et il ne les récolte pas suivant son bon plaisir; le propriétaire foncier le chasse de cette terre qu'il a arrosée de la sueur de son front, et si quand la nuit est venue sa femme ou l'un de ses enfants, pressés par la faim, vont dérober quelques pommes de terre, on les envoie en prison, et là on leur fait durement expier ce crime... de pauvreté. Les Anglais ne connaissent pas toutes ces affreuses misères. (Non! non!) Du meurtrier qui tue à coups de fusil et du ministre qui décime une population par la faim, quel est le plus cruel? Ce n'est pas l'assassin; car une bulle tue plus vite que la famine. Quelle différence entre la condition actuelle du peuple irlandais et la situation de l'Irlande de 1782 à 1800!

Aujourd'hui 2,300,000 Irlandais gémissent dans le dénuement le plus absolu. Les 75 centièmes de la population des districts ruraux logent dans des cabanes où il n'y a qu'une chambre. Les 23 centièmes de la population des villes, dans des salles uniques; 7 millions dans des maisons où la pluie suinte et entre. Les lits, les couvertures sont des objets de luxe généralement inconnus. La cause de tous ces malheurs, c'est l'Union, l'Union fatale. Mais il y aurait encore un grand et glorieux moyen de remédier au mal. Le rétablissement de la nationalité irlandaise, la révocation de l'Union.

—On écrit de Gouven (Finistère) au National de l'Ouest:

—Un maçon, réparant une maison dans la ville de Lesnevén a trouvé ces jours derniers une caisse contenant 10,000 fr., tant en or qu'en argent; la plus grande partie des pièces étaient du règne de Louis XVI.

Trois mendiants de la commune de Plounevez-Lochrist viennent de recueillir de l'Angleterre une succession évaluée à deux millions de francs, tant en rentes qu'en argent. La part de chacun en rentes s'élevait à 60,000 fr.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 19 JUIN, 1846.

Décadence du Ministère.

Le ministère le plus impopulaire, le plus injuste, le plus faux, le plus malhonnête qui nous ait jamais été imposé depuis longtemps, se démembrera et va tomber. Les journaux de cette ville annonçaient ce matin la retraite du cabinet de M. D. B. Viger. M. Papineau a résigné depuis quelques jours et a même quitté la ville. Toutes les rumeurs qui circulent au sujet des successeurs de ces messieurs sont fabriquées, il n'y a pas à en douter, afin de sonder l'opinion publique.

Nous attendons quelques jours avant de nous prononcer sur les changements qui vont s'opérer. Selon nous, il faut qu'un changement de ministère soit quelque chose de sérieux, que ce soit une politique substituée à une autre. Il nous semble que c'est là un principe gouvernemental, et nous verrions avec la plus grande surprise, M. Draper vouloir sérieusement organiser un ministère sans l'influence et le concours de la majorité du Bas-Canada. Nous lui croyons trop d'habileté pour vouloir jouer lui-même en personne la farce ignoble, qu'il a fait jouer à M. Viger.

En attendant, nous voyons que les journaux du matin annoncent la nomination très probable de J. A. McDonald M. P. de Kingston, comme commissaire des terres de la Couronne; Pilon James Morris, président du conseil. L'hon. L. M. Viger, receveur-général.

Après de toutes ces rumeurs voici ce que dit le Journal de Québec:

Dans la multitude de changements que la presse signale, on ne parle des Canadiens Français que comme devant occuper des rangs inférieurs; et toutes les hautes situations politiques doivent être la part d'hommes du Haut-Canada. Quant aux chefs de l'opposition, l'on veut en faire en leur montrant du doigt des places honorables et la ratifier, permanents, en dehors de la vie publique, pour désorganiser l'opposition du Bas-Canada et le nullifier. M. Draper est à l'œuvre, ces rumeurs jetées au public sans responsabilité de la part de qui que ce soit sont les agents au moyen desquels il tâche de sonder l'opinion. Nous ne nous ferons pas prier pour donner notre opinion sur ce qui se passe. Personne n'a le droit de pareilles circonstances, de désorganiser et de turber son avenir pour son avantage personnel; et personne ne le fera non plus; nous en avons la conviction, et nous pouvons dire la certitude. Nous nous réjouissons, pour notre part, de voir occuper la place de juge en chef de Montréal par M. Lafontaine, et M. Vallières, cette gloire du pays, ne saurait en valoir un plus digne successeur dans des fonctions importantes et difficiles, si ses infirmités corporelles l'obligent à les abandonner. Mais il ne s'agit pas précisément de M. Lafontaine dans le moment, il s'agit du pays, il s'agit des destinées du Bas-Canada qui, suivant nous et suivant bien d'autres, doivent avoir la préséance sur tous les intérêts personnels possibles. M. Morin sera orateur, dit-on; c'est bien. Nous approuvons toujours le vote de la chambre qui élève M. Morin à cet honneur. Mais M. Lafontaine sera juge en chef, et les deux chefs de l'opposition, les deux hommes qui, par leur longue carrière parlementaire, leurs talents et leurs connaissances, peuvent le mieux protéger le Bas-Canada et diriger l'opposition, ces deux hommes seront pour ainsi dire perdus pour le pays! C'est pour le coup que M. Draper s'applaudira du plus beau et du plus important triomphe de sa vie publique. Tuer à coup d'honneur et d'argent un parti puissant qui, durant la session, lui a fait éprouver tant d'échecs, c'est triompher à la manière de son maître lord Sydneyham, dont il a été le ministre. Cependant si quelqu'un a pu être dupé de ses ruses, il a pu voir qu'il avait affaire à d'aussi rudes gens qui, quoique plus honnêtes et plus honorables, et il pourra probablement se convaincre que ses calculs n'ont pas trouvé l'ennemi en défaut dans ses retranchements.

Dans tous ces bruits de changements, il est bien question de M. Sherwood, le solliciteur pour le Haut-Canada; mais il n'est nullement question de M. Tascheran, le solliciteur-général pour le Bas-Canada; on est aussi silencieux sur son compte qu'il l'a été lui-même dans la chambre, lors même que par ses votes, il appliquait impitoyablement, ses compatriotes. Probablement que dans ce moment, il médite sur les moyens d'expliquer à ses électeurs son vote sur la question des Jésuites, et tous ces autres votes anti-canadiens.

devant moi; contente-toi de me dérouler ton récit, et sois bref.

—Je vous demande bien pardon, monsieur Bourguignon, ça ne m'arrivera plus. Un de ces beaux messieurs, reprit le jardinier, un baron polonais, un de ceux qui viennent le plus habituellement à Menecy et qui; restent le plus longtemps sans jamais donner le moindre pour-boire à nous autres, parlait à Louise mystérieusement le soir, le matin, partout où il pouvait la rencontrer: au jardin, dans le parc, dans la cour, dans les appartements. Je faisais des scènes à Louise, elle m'envoyait promener; je recommençais, elle m'envoyait coucher; enfin, vexé d'être ainsi repoussé, je lui déclarai que si elle ne cessait pas de chahuter avec le Polonais, il finirait par lui arriver malheur. Je ne sais si mes menaces ont produit de l'effet, mais, un beau matin, le Polonais a pris la poudre d'escampette et n'est plus revenu.

—Et bien! voilà une affaire réglée; le champ de bataille te reste; tu vois maintenant tranquille comme Baptiste, mon cher Séraphin.

—Pas du tout, monsieur Bourguignon, ce départ n'a fait que compliquer les affaires. Louise, depuis la disparition de ce grand escogriffe est d'une humeur massacrante, elle me fait d'attendre plus attentivement; on un mot, elle me traite ni plus ni moins qu'un caniche; c'est à en perdre la respiration; outre cela, elle va à la poste tous les jours...

—Et bien! interrompit le grognard, qu'a de comptable la poste aux lettres du pays, avec ton sentiment?

—Vous ne vous comprenez pas, monsieur Bourguignon; elle va à la poste pour prendre les lettres du Polonais, lesquelles lettres lui sont adressées poste restante. Comprenez-vous le truc, maintenant? M. Potard m'a dit qu'outre cela, éto allait aussi jeter dans la boîte ses réponses à des heures qui n'avaient pas de nom. —Potard est un affreux canicheur sur les pro-

pos duquel on ne doit pas accuser autrui. Si tu prends tes avis de cette boutique-là, Séraphin, je te le dis avec politesse et sans rancune, tu feras bien de ne plus remettre les pieds dans mon domicile.

—Je ne prends pas ses avis, monsieur Bourguignon, puisqu'au contraire je viens chercher les vôtres, répondit le jardinier d'un air piteux.

—A la bonne heure! fit le grognard.

—Toutes ces allées et venues m'intriguaient, et je ne savais comment faire pour savoir ce que cette correspondance chantait, lorsque le hasard m'a fait tomber une de ces missives entre les mains. Hier, à la brune comme j'étais en train d'arroser le grand parterre vis-à-vis la chambre à coucher de madame, je trouvai à mes pieds une lettre sur l'adresse de laquelle il y avait écrit: "A mademoiselle Louise, à Menecy, par Corbiel, Seine-et-Oise, poste restante."

—Comme! va donc, par villageois.

—J'ai ramassé la lettre et j'ai été la encher dans l'écurie.

—C'est prudent fit le grognard, parce que s'il y a des indiscretions de commisses, c'est aux chevaux de M. d'Harleville qu'il faudra s'en prendre, n'est-ce pas? Ah! farceur que vous êtes, monsieur Séraphin!

—Et puis ensuite je suis allé la lire à mon aise.

A ces mots, le grognard fronça le sourcil en disant:

—Monsieur Séraphin, c'est mal et très-mal, ce que vous avez fait là.

—Puisqu'elle était déchirée, c'est lettre!

répliqua le jeune homme.

—Tu as eu encore plus tort, attendu qu'il ne faut jamais, non jamais, au grand jamais! chercher à connaître les secrets de quiconque et de n'importe quoi.

—Enfin, tort ou non, je l'ai lue; mais j'ai été bien surpris, car je n'y ai pas trouvé le

moindre mot d'amour en faveur de mademoiselle Louise, et cependant le Polonais avait bien signé au bas: "Baron Golgorowski."

—Hein! fit le grognard en relevant la tête; Golgorowski, dis-tu?

—Eh bien! oui, le Polonais! Est-ce que vous le connaissez?... un grand maigre, n'est-ce pas? Au fait, c'est bien possible que vous l'avez rencontré jadis; il a servi avec M. le comte.

—C'est particulier, fit le grognard en se parlant à lui-même; je crois bien maintenant que c'est ce grand Lausmann-là que j'ai rencontré à cheval...

—Oui, à cheval, interrompit Séraphin; il vient toujours ainsi voir madame.

—Mais tous les Polonais se ressemblent avec leurs cheveux blancs et leurs moustaches rousses, fit encore le grognard. Puis, s'adressant à Séraphin, il ajouta: Et tu dis qu'il est baron!

—Dam! il y a des jours où on l'appelle M. le baron, d'autres jours où on le nomme M. le major, au choix des personnes.

—Ah! par exemple! exclama le vieux soldat, il semblerait... Oh! mais non, la chose est impossible... Et après, Séraphin!

—Eh bien! après, j'ai bien vu qu'il se machinait quelque chose de surnaturel dans le château, et que mademoiselle Louise étoit complice du Polonais.

—Du moment où cette lettre n'effarouche pas ton amour pour la femme de chambre de madame d'Harleville, il faut la lui rendre, dit le grognard. Mais se ravisant aussitôt, et comme soudainement illuminé par un pressentiment intime, il reprit: Séraphin, veux-tu me confier cette lettre?

—Certainement, monsieur Bourguignon.

—Alors prête-la-moi.

Et le grognard tendit la main en détournant la tête.

—Jo l'ai recachée dans l'écurie, fit le jardinier.

—En ce cas, va la dénicher et vivement.

Comme Séraphin s'apprêtait à partir, le grognard le retint par le bras en ajoutant:

—Veux-tu suivre mes ordonnances?

—Pardienne! puisque je ne suis venu vous trouver que pour ça.

—Voici l'ordre du jour, dit le vieux soldat: Ne parle à personne de la trouvaille que tu as faite dans le jardin, parce que je présume qu'il y va de l'honneur et de l'intérêt de tes maîtres.

—Oh! ça, c'est sûr et certain, attendu qu'il y est question de mademoiselle Blanche et de ce bon M. Gontrand... C'est-il là un bon jeune maître!

—Alors, précipite-toi au pas de course! s'écria le grognard avec feu, et reviens au pas accéléré; je t'attends ici, au même poste.

Séraphin partit comme un trait. Dix minutes ne s'étaient point écoulées qu'il étoit de retour, et que, tout haletant, il remettait au grognard la lettre du Polonais. Alors, posant sa large main sur l'épaule du jardinier, le Balafre regarda le jeune homme de ces yeux qui avaient si souvent fait trembler les Russes, les Prussiens et les Autrichiens, en lui disant:

—C'est bien, Séraphin; maintenant va continuer ton service actif au château, et motus; voilà la chose!

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(A continuer.)

L'AURORA, M. VIGER ET LE HERALD.

L'Aurore est sur les dents, comme M. Viger est sur les épaules. Ces pauvres gens ne savent que dire, que penser, et surtout que répondre aux coups qu'on leur porte de tous cotés.

"Dans le moment même où le comité général se formait, M. Cayley ne trouvant pas sous la main, les résolutions préparées d'avance, crut devoir, à la hâte rédiger la première résolution, dans laquelle se glissa l'erreur inique par la Revue Canadienne que les biens des jésuites appartenaient à la Couronne pour les usages publics; erreur à laquelle M. Viger plus que beaucoup d'autres ne fit pas la moindre attention, dans ce moment; d'ailleurs les explications de M. Cayley n'étaient sur les principes établis par l'acte de 1824 qu'il invoquait comme approuvant les revenus de ces biens à l'éducation d'une manière exclusive. Il faisait remarquer de plus que si les établissements protestants d'éducation recevaient cette année quelque chose de plus que leur proportion, par rapport à la population, c'était pour ne pas s'écarter du montant fixé par les allocations de ce genre, faites depuis plusieurs années par la législature; mais d'abord que les établissements catholiques recevaient beaucoup plus cette année que de coutume, et que les revenus des biens des jésuites allaient croissant, on se proposait d'augmenter les allocations en leur faveur, jusqu'à ce qu'elles fussent dans de justes proportions suivant les populations respectives."

Comme vous voyez, lecteurs, c'est par erreur que M. Cayley, cet homme de chiffres, cet homme si précis dans ses calculs, avait introduit dans ses résolutions les mots fatals, "que les biens des jésuites appartenaient à la couronne"; erreur à laquelle M. Viger ne fit pas la moindre attention. Que vous en semble? n'est-ce pas pousser un peu loin le mépris de la vérité? M. Viger fait en chambre un discours éloquent pour appuyer la proposition ainsi formulée et aujourd'hui il vient nous dire qu'elle tenait une erreur à laquelle il n'a pas fait la moindre attention; c'est vraiment trop de malice pour un homme qui se dit un homme politique, ce grand homme d'état qui s'étonne de toutes les erreurs qui se commettent autour de lui, que vous entendez tous les jours, parler de ses connaissances étendues, et de son expérience de 30 ans; qui se croyait seul appelé à sauver le pays, et qui croyant cela, voulait lui imposer sa volonté tyrannique, ses vieilles idées rétrogrades et sa vanité personnelle.

Savez-vous ce que M. Viger a répondu aux Mélanges Religieux, qui se sont permis de trouver mauvaise, la position qu'il a prise dans la question des biens des jésuites? Il a répondu: "Que quoi qu'il fut dans l'intérêt de nos compatriotes et de leur religion, que des membres du clergé catholique cultivassent la science du droit public, l'économie et de ce genre de connaissances ne fait pas partie des devoirs de la généralité de ceux qui le composent; et que les évêques surtout ne sont pas dans l'obligation, plus qu'ils n'ont le temps, d'en faire une étude spéciale."

Les Mélanges Religieux ne sont pas complétement à l'abri de cette question puisque ceux qui les rédigent, étant des ecclésiastiques, n'ont pas fait une étude approfondie du droit public. Maintenant nous aimerions beaucoup savoir ce que M. Viger entend par cultiver une science quelconque? Est-ce amasser des notions confuses, incohérentes, sur un sujet, s'en remplir le cerveau, sans les digérer, et ensuite s'en servir à tort et à travers, sans fait, sans propos, sans jugement, comme M. Viger a fait, depuis 50 ans, dans la plupart des occasions, sur tous les sujets, des grandes connaissances qu'il a ainsi amoncées dans son esprit. Si c'est là cultiver les sciences, Dieu nous en garde! mieux vaut cent fois le gros bon-sens, la logique naturelle, que ce galimatias, qu'on nous parle de la mort de spécieux et absurdes arguments, répétés depuis tant de temps par l'Aurore et M. Viger.

Cela est si vrai que le journal du Pré-sident du conseil va rendre l'âme. On dirait bientôt de lui: "L'Aurore n'est plus, c'est M. Viger qui l'a tuée avec sa prose assommoir et sa logique irrésistible." Les lecteurs de cette feuille, sont devenus si rares que M. Viger lui-même et ceux qui le supportent ont cru devoir aller taper à la porte du Herald.

"Herald, notre ami, ont dit ces braves ministériels, défendez nous un peu contre les attaques de l'opposition; ces gens-là vont faire de nous de la chair à pâté," si ça continue. Nous ne savons que penser du peuple qui ne veut plus l'Aurore. Or, vous connaissez sans doute, le Herald; c'est un journal d'une liberté admirable à l'endroit des canadiens-français, une feuille désintéressée, pleine de vigilance pour les droits populaires, et de respect pour la vérité.

Le Herald, pour nous, a cette générosité, qui a fait prédire à M. Moffat, l'entêtement complet et prochain, des canadiens-français.

Le journal Tory pur sang a fait hier une sortie, comme il n'y a qu'un pour en faire; comme Samson avec sa mâchoire d'âne, il a cru qu'il allait tuer du premier coup tous les Philistins de l'opposition, mais il n'en sera rien. Ce n'est pas avec des injures comme celles que contient cet article de notre confrère, qu'on abat ses adversaires. Le Herald en disant qu'il n'y a pas un homme intelligent, habile, et honnête dans l'opposition, ne fait que répéter ce qu'il a dit de tout temps de nos compatriotes, même quand M. Viger ornait les rangs populaires.

Nous publions avec plaisir le protêt fait par MM. Bruneau et Massue, dans le conseil législatif, contre l'acte appropriant les biens des jésuites. M. Viger, en lisant cette noble protestation, va sans doute s'écrier: "Ces messieurs n'ont pas cultivé la science du droit public."

Protêt contre l'Acte appropriant les biens des jésuites

Protestant—Parce que la législature n'a pas le droit de disposer contrairement à leur destination primitive, des biens du ci-devant ordre des jésuites, tenus en dépôt par le gouvernement de Sa Majesté.

des fins catholiques, ne peuvent être appropriés pour le soutien d'écoles protestantes sans une violation des règles de la justice, en divertissant une partie de ces biens pour des fins diamétralement opposées aux vœux et à l'intention des donateurs.

Parce que ce bill est impolitique et aura de pernicious résultats en ébranlant la confiance des sujets de Sa Majesté dans une législature qui paraît ne pas se croire liée au respect qui doit être porté aux intérêts et aux droits acquis. (Signé) F. P. BRUNEAU, L. MASSUE.

Nous voyons par les journaux du Québec que depuis le sinistre de vendredi dernier le feu a pris à plusieurs reprises, et par l'usage de l'huile camphrée; les vendeurs de cette huile vont faire un mauvais commerce dorénavant, ceux qui en font usage en cette ville ont besoin d'y faire attention. A propos de l'huile camphrée nous sommes natterisés par les membres du Institut Canadien à annoncer qu'à leur soirée de la St. Jean-Baptiste, mercredi prochain, on ne fera aucun usage de cette huile, vu ses dangers.

L'élection de Bytown doit avoir lieu ces jours-ci. Il y a trois candidats en campagne; le factieux Jimmy Johnson se présente de nouveau dans le sens de l'opposition; les journaux de Bytown déclarent sa victoire probable; s'il réussit, les électeurs sont des réactionnaires.

J. G. Barthe, écrivain, qui a tant fait la guerre à ses compatriotes, au profit de lord Metcalfe; qui s'est sacrifié au profit de M. D. B. Viger, vient de recevoir la place de greffier de la cour d'appel en remplacement de M. Scott, décédé. M. Barthe ne doit pas cette situation à M. Viger, qui ne l'aime pas du tout mais à la recommandation spéciale de lord Metcalfe.

LES GRANDS HOTELS DE MONTREAL.

Nos lecteurs de la campagne et de l'étranger trouveront aujourd'hui dans nos colonnes les annonces de l'Hotel Donegana, situé rue Notre-Dame et de l'Hotel Daley situé rue St. Paul, de cette ville. Ces deux maisons font honneur à Montréal; M. Donegana est déjà bien connu comme successeur de Rasco; son nouvel hôtel est le plus grand et le plus beau de l'Amérique britannique. La maison de M. Daley a été remise à neuf de fond en comble, et est bien digne de la grande réputation que M. D. s'est acquise à Kingston et dans le Canada entier.

Les étrangers trouveront dans ces magnifiques établissements tout ce que les goûts les plus soupçonneux peuvent exiger, le plus grand luxe et tout le confort, les attentions possibles.

Chemin de fer de Montréal et Lacine.—Le livre de souscription au fonds de cette compagnie a été ouvert lundi dernier, et en moins d'une heure, tout le capital a été souscrit (275,000). Comme la charte ne met point de limite au montant que peut souscrire chaque individu, un seul capitaliste a souscrit à lui seul pour 125 parts, ce qui désappointa un grand nombre d'autres personnes qui désiraient avoir une part dans cette entreprise. De cette manière, deux ou trois capitalistes se sont assurés les avantages de la charte, avantages qui sont loin d'être minimes.

La Gazette de Québec dément les bruits qui ont couru à Montréal qu'un cas de choléra asiatique était survenu à Québec. Elle ajoute que Québec n'a jamais été plus exempt de maladies, de toute sorte, qu'il ne l'est à présent.

Nouvelles d'Europe.

Le steamer Great-Western, arrivé hier, après un traversé de quinze jours, avec 117 passagers, nous a apporté nos journaux et correspondances de Liverpool du 30 mai et de Paris du 27 au soir. Les faits les plus saillants sont, en Angleterre, l'accouchement de la reine (à tout seigneur, tout honneur) le triomphe du corn bill dans la chambre des lords, et en France, la fuite du prince Louis Napoléon de sa prison du château de Ham. Cette dernière nouvelle nous a causé une satisfaction que nous ne prendrions pas la peine de dissimuler. Nous sommes portés, par conscience et par devoir de patriotisme, à ne désirer que des succès au gouvernement de notre pays contre ses ennemis du dehors et du dedans, mais le prince Louis Napoléon avait assez expié la faute de son inexpérience par un emprisonnement de plusieurs années, et dans le cœur de tous les gens qui ont conservé le culte du grand nom qu'il porte, l'heure de la clémence avait sonné, depuis longtemps, pour le prisonnier. Non seulement le gouvernement français avait niqué de tact en ne devant pas, en ne partageant pas le sentiment public à cet égard, mais il avait manqué de charité et de grandeur en n'accordant point au prince Louis l'autorisation qu'il avait demandée, sur parole, d'aller recueillir la bénédiction et fermer les yeux de son père mourant. Le fils devait à la parole donnée, il eût, à coup sûr, plus servi les intérêts du gouvernement français que les siens propres. Au lieu d'un honneur et d'un profit certains et faciles, on n'a recueilli que des rires et du ridicule. On recueille ce qu'on sème.

C'est d'une prière que s'est accouchée la reine Victoria. C'est son cinquième enfant. La reine Victoria n'a que 27 ans. On voit qu'elle est appelée à laisser une nombreuse descendance. La mère et l'enfant se portaient bien, disent les bulletins officiels des médecins de la cour. C'est le 29 mai que la loi des céréales, ou corn bill, a obtenu sa seconde lecture dans la chambre des lords. Cette seconde et dernière épreuve a valu à cette grande réforme fiscale une majorité de 47 voix. La première lecture, qui est une affaire de pure forme, avait eu lieu, sur la proposition du duc de Wellington, et malgré un discours sérieux du duc de Richmond. Mais l'engagement le plus sérieux fut celui du 23 mai, entre les lords Lyton et Clarendon, champions du cabinet, et lord Stanley et M. Brougham, défenseurs du système de protection. Pour devenir loi, le bill doit encore subir une troisième et dernière lecture. Mais son sort est désormais fixé.

On peut juger dès à présent du résultat que devra produire cette grande mesure par le seul effet qu'a eu son adoption dans la chambre des communes. Dès le lendemain du vote, à la troisième lecture, le prix du pain a baissé à Londres de 1 penny 1-2 par quatre livres anglaises, ce qui le met à 6 pence (60 centimes). Le livre anglais ne vaut que 453 grammes 50 centigrammes; en sorte que le prix actuel de 6 pence équivaut chez nous à 86 centimes les 2 kilogrammes, ou 4 centimes au-dessous du tarif actuel de Paris.

Cette victoire de sir Robert Peel est venue heureusement neutraliser l'espérance de panique que la nouvelle des événements du Mexique avait causée, le 28, sur le marché de Liverpool; la confiance en l'avenir s'est emportée, et les prix du coton ont repris une tendance à la hausse assez marquée, après avoir subi une baisse de 1-8 de denier. L'imbroglio parlementaire dont le représentant irlandais, M. Smith O'Brien, s'était fait le héros, s'est terminé par son élargissement. La chambre des communes paraît avoir été assez embarrassée de ce prisonnier, et l'a

relâché, de guerre lasse. C'est peut-être la meilleure punition qu'elle ait pu infliger à cet amateur du martyre. —Courrier.

VOTE DU SENAT.

PROJET DE TRAITÉ SUR L'OREGON. Nous avions eu raison de compter sur le Sénat pour une prompt décision sur la question qui lui a été soumise. Il a donné son avis sur le projet de traité que lui avait communiqué le Président; voici ce qu'il dit, à ce sujet, l'Union de Washington de vendredi soir: "Le bruit court, dans la ville, mais nous n'avons aucune autorité officielle pour le reproduire et pour en garantir l'exactitude, que le Sénat des Etats-Unis a été engagé, à 4 heures, pendant plus de trois jours, dans une discussion relative à un message du Président, que lui demandait son avis sur la réponse à faire aux propositions communiquées par M. Packenham pour le règlement de la question d'Oregon. Il circule différentes versions sur le caractère précis de ces propositions. On dit, dans les rues de Washington, ce soir, après l'ajournement du Sénat, à cinq heures, que conseil a été donné au Président d'accepter les propositions, par un vote de 23 contre 12! Nous ne pouvons taire ces importantes nouvelles à nos lecteurs, quoique nous n'ayons aucune preuve officielle, et que nous n'ayons reçu aucune sorte de communication des membres du Sénat ni de l'administration. Nous apprenons que le Sénat a ajourné sa discussion à lundi prochain."

Ce vote que l'Union enregistrée sous toutes réserves, nous paraît aujourd'hui positif; les chiffres de la majorité et de minorité semblent également vrais, ce serait bien par 38 voix contre 12 que le Sénat, dans sa séance secrète du 12 juin se serait déclaré pour l'acceptation des propositions faites par M. Packenham. Nous ferons du reste, également nous réservons; bien que nous ne doutions nullement de l'exactitude de ce vote, nous devons déclarer qu'aucune annonce officielle n'en a été faite encore, et que les correspondances particulières seules en font mention.

Voici, toutefois, d'après les correspondances, les noms des votants pour ou contre: Pour: MM. Archer, Ashley, Benton, Berrien, Bagby, J. M. Clayton, T. Clayton, Calhoun, Cameron, Colquitt, Dix, Dayton, Davis, Evans, Green, général Houston, Haywood, Huntington, Jarnagan, Johnson du Maryland, Johnson de la Louisiane, Lewis, McDuffie, Mangum, Morehead, Miller, Niles, Pearce, Penningbacker, Phelps, Rock, Sevier, Speight, Simmons, Turney, Webster, Woodbridge, Yule. —38.

Contre: MM. Allen, Aitchison, Atherton, Bright, Brewster, Cass, Dickinson, Jones, Hamann, Fairfield, Sturge-on, Sample. —12.

Il est bon de remarquer ici que le chiffre des votes négatifs ne représente pas fidèlement le nombre des opposés au traité; plusieurs membres du Sénat ont voté, non pas contre le traité en lui-même, mais contre la forme dans laquelle il a été présenté. Lorsque le vote définitif viendra, tout fait présumer que la minorité sera réduite à sept voix. La majorité, au contraire, s'augmentera d'abord des voix passant à elle de la minorité, puis de celles des absents, tous favorables à la proposition.

Tout n'est pas fait encore; reste maintenant la réduction définitive du traité entre M. Packenham et le secrétaire d'état, et la ratification par le Sénat; nous ne doutons pas qu'on y mette l'activité nécessaire; et nous apprenons probablement demain que tout est terminé, et qu'une fois encore les Etats-Unis ont évité la guerre avec l'Angleterre. Cette question résolue, viendront les négociations, les menaces et les craintes relativement au Mexique. Etrange destinée, en effet, que celles des Etats-Unis! A peine ont-ils réglé un différend avec l'Angleterre, qu'immédiatement, il en surgit un nouveau. C'est là l'histoire de toutes ces dernières années. Une contestation a suivi l'autre; les vœux, les intérêts, la position de ces deux nations sont tellement opposés les uns aux autres, que le moindre frottement fait enflammer un embrasement général. Jusqu'à ce jour, on a pu se rendre maître de l'incendie, mais qui peut répondre de l'avenir? Quoiqu'il en soit, c'est avec engagement que de ne pas sacrifier le présent à l'avenir; la paix est un bien inestimable pour les Etats-Unis et l'Angleterre; qu'ils reculent donc autant que possible l'instant malheureux où l'on se verra forcé de se séparer. Que l'Union mette à profit le moment de répit que vient de lui donner la solution pacifique de la question d'Oregon; qu'elle accense ses forces maritimes, qu'elle organise son armée de terre, dont l'efficacité lui a été clairement démontrée par l'expérience, qu'elle se prépare à la guerre pendant la paix, c'est le devoir de tous les gouvernements sages, et de nouvelles complications arrivant, elle se sera plus prise au dépourvu, comme elle vient de l'être.

En définitive, le Président obtient aujourd'hui, et qui plus est se fait offrir ce qu'on avait autrefois rejeté dédaigneusement sur sa proposition; c'est un résultat que nous livrons nos réjouissances de destructeurs de l'administration de M. Polk; le fait parle assez de lui-même pour nous dispenser de tous commentaires.

Nouvelles du Mexique.

Le brick Ellen M. Leod est arrivé à la Nouvelle-Orléans; mais ses rapports ne font que confirmer les nouvelles que nous avons données dans notre dernier numéro. Parédis semble toujours appétir une révolution et continue à sévir contre les personnes qu'il soupçonne de n'être point favorables à son administration; il cherche à consolider son pouvoir en distribuant au peuple des proclamations belliqueuses. Les prisons se remplissent de suspects; une trentaine de Mexicains marqués ont été arrêtés comme conspirateurs. Les blocs des ports du Mexique a été officiellement notifié par le capitaine Andrew Fitzhugh, du steamer Mississippi, au commandant de la Vera-Cruz.

En apprenant cette signification, l'Indicador de la Vera-Cruz, demande si la nation compterait d'un oeil calme le pavillon américain se déployant orgueilleusement devant la citadelle, et si les citoyens du Vera-Cruz seront plus valeureux que ceux de Matamoros? Le même journal fait un dernier appel au gouvernement mexicain; il l'exhorte à équiper et à armer en corsaires tous les bâtiments dont il peut disposer, et à distribuer des lettres de marque aux Mexicains, qui profiteraient, dit-il, avec empressement, de cette occasion de venger l'honneur de leur pays.

DERNIERES NOUVELLES.—Le steamer des Etats-Unis Mississippi, capitaine Fitzhugh, est arrivé à Pensacola, le 4 juin, venant de Vera-Cruz. Il avait à bord, comme passagers: le docteur Wood de la marine des Etats-Unis, porteur de dépêches importantes, du commandant Sloat, officier commandant les forces navales sur le Pacifique; J. Parrott, consul des Etats-Unis à Mazatlan; M. Dimond, consul des Etats-Unis à Vera-Cruz et sept autres Américains du Mexique. Vera-Cruz, était bloquée par les bâtiments des Etats-Unis Rivista, Filmoth et Somera. La barque américaine Eugénie, capitaine Briseno, de New-York, appartenant à P. A. Hargous, avait été le blocus, quoique poursuivie par les frégates de l'escadre, et avait atteint Vera-Cruz.

Suivant les rapports transmis par le Mississippi, les Mexicains se sont déclarés contre Parédis. Une flotte anglaise de 14 bâtiments, y compris trois vaisseaux de ligne, croisait sur la côte occidentale de l'Amérique.

Il paraît que M. Parrott n'a mis que 20 jours à venir de Mazatlan. Il lui a été permis, ainsi qu'au docteur Wood, de traverser le Mexique sans être inquiété. Le Mississippi avait quitté Vera-Cruz le samedi précédent. (Pensacola Gazette du 6 juin.)

Volontaires.—Le nombre des volontaires qui doivent entrer immédiatement au service, est de 17,153. Vingt-huit régiments au complet, formant 21,436 hommes, doivent se tenir prêts à partir, 24 heures après l'ordre qui leur en sera donné. Le chiffre total des enrôlements à faire est de 41,149, dont 37,704 fantassins et 3,945 cavaliers. Ces forces, ajoutées à celles qui sont maintenant au service, font un total de 60,000 hommes.

Armée d'Occupation.

Suivant les dernières nouvelles de l'armée d'occupation, il est probable que la première démonstration du général Taylor aura lieu sur Monterey. Cette ville est située à environ 90 lieues de Matamoros; la route est difficile et traverse un pays aride et manquant d'eau. C'est la ville principale de la province du Nouveau-Léon; elle commande l'entrée des plateaux du Mexique à travers les défilés de la Sierra-Madre. Afin d'assurer les opérations de l'armée sur Monterey, le général Taylor a l'intention d'occuper la ville de Camargo, à environ 250 milles, par eau, au-dessus de Matamoros. Il lui sera donc nécessaire d'avoir des bâtiments de transport d'un tirant d'eau convenable à la navigation du Rio-Grande. Camargo sera la base de ses opérations sur Monterey et devra être le dépôt des approvisionnements; il faudra y établir des retranchements capables de soutenir un siège.

Le général Taylor avait, dit-on, le dessein d'être à Monterey le 1er juillet; mais, l'impossibilité de transporter ses provisions à Camargo, l'a empêché d'avancer, comme il l'aurait voulu, dans le pays ennemi, jusqu'à ce que cette difficulté ait disparu.

Camargo est situé sur le Rio-Grande et présente une excellente position pour appuyer les opérations dans l'intérieur du pays. De Camargo à Monterey, il y a environ 40 lieues ou 120 milles; le pays qui se trouve entre cette ville et Monterey est plus fertile que celui qui est entre Matamoros et Monterey; aussi, vaut-il beaucoup mieux, pour l'armée, se diriger sur Monterey de Camargo, que de Matamoros.

Les capitaines Sanders, qui s'est distingué par les rendus qu'il a eus autour de Point-Isabel, a été envoyé à la Nouvelle-Orléans pour se procurer les bâtiments de transport nécessaires à la marche de l'armée.

De l'embarcadere du Rio-Grande à Matamoros, des bâtiments tirant 4 pieds d'eau, peuvent remonter sans obstacles; entre ce point et Camargo il n'y a pas plus de 3 pieds d'eau dans beaucoup d'endroits. Il est presque impossible de trouver, à la Nouvelle-Orléans, un nombre suffisant de bateaux à vapeur propres à une telle expédition. Il faudra donc que le capitaine Sanders se rende dans l'Océan pour se les procurer.

Avant d'arriver à Camargo, l'armée aura à s'emparer de Reynosa, entre Matamoros et Camargo. Il n'est pas probable cependant qu'elle rencontre la moindre résistance. Si les Mexicains ont l'intention de s'opposer à l'invasion des Américains, il est probable que c'est à Monterey que cette résistance aura lieu.

Quand le général Taylor occupera Monterey, toute la partie du Mexique qui est entre la Sierra-Madre et un point des Etats-Unis, y compris les mines de la Nouvelle-Léon, du Nouveau-Mexique, de Santa-Fé, de Chihuahua, etc., etc.

Ce calcul est basé sur la supposition que les Etats-Unis enverront une expédition de la rivière Missouri contre les provinces du Nord. Dans ce cas, tout le nord du

Mexique sera en leur pouvoir. Une telle disposition des forces des Etats-Unis mettrait bientôt fin à la guerre; et, quand même il n'en serait pas ainsi, l'armée américaine aurait les clefs de tout le sud du Mexique, et le général Taylor entrerait sans difficulté dans la capitale. (N.-O. Picayune.)

NAISSANCE.

A Chambly, le 10 du courant, la Dame de Charles G. Sheffer, écuyer, notaire, a mis au monde une fille.

MARIAGES.

A la Pointe-aux-Trembles, Mardi le 16, par Messrs Ed. Labelle, curé, M. Joseph Jobin, de Montréal, à Mlle. Joséphine Dubreuil, 3ème. fille de Pierre Dubreuil, écuyer, J. P., de la Pointe-aux-Trembles.

DÉCÈS.

A Trois-Rivières, le 31 mai dernier, jour de la Pentecôte, après une longue maladie qu'elle a endurée avec une résignation vraiment chrétienne, à l'âge de 16 ans seulement, Dame Julie Anne Poulin de Courval, épouse de F. Bureau, écrivain, est décédée.

Cette jeune Dame, encore à la fleur de l'âge, a vu approcher sa fin dernière avec calme et résignation et lorsqu'il lui en resta beaucoup de se séparer d'un époux chéri et de trois enfants en bas âge, elle n'est soumise à la volonté de son Dieu, sans murmurer.

A l'âge de 4 ans et six mois, Ambroise, fils unique de F. Bureau, écrivain, et de sa femme Dame Julie Anne Poulin de Courval, ce jeune enfant n'a survécu que cinq jours à sa mère, il est décédé le 5 du courant.

Aux Termeries, près de cette ville, le 14, après une longue maladie, Jean-Baptiste St. Denis, écuyer, âgé de 68 ans.

A St. Paul de la Vallée, le 8 du courant, à 2 heures de l'après midi, Marie Thérèse Perrault, épouse de feu Etienne Paré, écuyer, en son vivant premier capitaine du milieu de la paroisse.

A Ste. Rose, le 4; dame Charlotte Marion, épouse de M. Antoine Charvat, à l'âge avancé de 83 ans et six mois. Elle laisse un époux, plusieurs enfants et arrière-petits enfants pour déplorer sa perte.

A Maskinongé, dernièrement, dame Marie-Claire Boucher, épouse d'Estimateur du Carvel, écrivain, N. P. et fille du lieutenant-colonel Boucher, âgé de 34 ans.

—Au même lieu, Auguste, enfant de feu L. T. B. Boucher écrivain.

MAINTENANT ARRIVE,

Par le James Reddin Capt. Beck, venant ligne directe de Marseille et Cette.

La cargaison consistant en Vin rouge et blanc communs, d'une bonne qualité et quart et demi barrique. Huile d'olive en caisses. Raisins en quart de boîtes, demi boîtes et boîtes. Sucre blanc en pain. Amandes, noix, avellanes. Vin de Champagne et une variété d'autres articles qui seront mis en vente au commencement de la semaine prochaine, toutes sera donnée du lieu et du jour de la vente.

19 Juin, 1846. L. DE LAGRAVE.

C. GAREAU,

MARCHAND-TAILLEUR, NO. 15, RUE ST. JACQUES.

HOTEL DONEGANA, RUE NOTRE-DAME.

Le PROPRIETAIRE de ce MAGNIFIQUE ETABLISSEMENT, sans égal dans ce pays, en offrant au public les commodités les plus parfaites, et lui ont rencontré, durant la dernière année qu'il a conduit l'établissement si bien connu sous le nom d'HOTEL RASCO, l'honneur d'annoncer qu'il vient de se transporter dans cette

SPLENDIDE MAISON, RUE NOTRE-DAME.

Ci-devant appartenant à Wm. Bingham Esq. et la résidence des gouverneurs les lords Durham et Sydenham; la maison a été considérablement augmentée et montée avec toutes les commodités et toutes les recherches que le confort et le luxe peut désirer. La SITUATION est centrale, à une petite distance du champ de Mars, de la Cathédrale, de l'Église St. Jacques, du Palais Episcopal, des Banques, des bureaux du gouvernement, du Palais de Justice et des autres établissements publics. La beauté du site, et l'élévation sur laquelle l'Hôtel est bâti, lui donne beaucoup de lumière et beaucoup d'air; il commande de tous côtés une vue excellente, magnifique de la Cité, de la Rivière, de l'île St. Helens de la rive opposée, de la Montagne et du paysage si pittoresque qui l'environne.

L'établissement a été meublé de fond en comble avec des MEUBLES, TAPISSERIES, TAPIS, TENTURES et tous, TOIT NOUVEAU ET DU GENRE LE PLUS SOMPTUEUX ET LE PLUS FASHIONABLE dignes de toutes les parties du PREMIER HOTEL de l'Amérique Britannique. On trouve dans la maison 6 chambres de bains et une Salle de billard.

La TABLE sera toujours fournie de toutes les raretés de la saison, et en même temps que le propriétaire n'appréhendera rien pour satisfaire ceux qui voudront lui honorer du patronage, le grand nombre de personnes que l'été et le bon établissement lui permet de recevoir, fera que ses prix et charges seront très raisonnables. Des voitures sont toujours prêtes à conduire les voyageurs aux Bateaux à Vapeur, aux différents endroits de dépôts, aux Bureaux des Stages ou Diligence, et à aller les prendre à leur arrivée. Enfin le propriétaire actuel ne négligera rien pour rendre son établissement digne du patronage libéral qu'il a déjà reçu comme successeur de Rasco.

Montréal 19 Juin 1846. J. M. Donegana.

HOTEL DALEY. J. M. DALEY. [CI-DEVANT DE KINGSTON.]

ÉTANT venu se fixer à Montréal, a pris cet ETABLISSEMENT si bien connu comme l'HOTEL RASCO, qu'il a entièrement remodelé, et où les voyageurs trouveront tout le confort et tout l'aïssance qui peut se rencontrer dans les principaux hôtels de ce continent.

Les Vins Seront toujours choisis avec la plus scrupuleuse attention quant à la qualité. Auteurs autres que ceux qui seront de la qualité la plus fine ne seront admis sur la table. Après tout, peut-être n'est-il rien d'aussi nécessaire pour le confort des habitués d'un hôtel.

Que les soins les plus attentifs Et sous ce rapport, on s'attend avec confiance que l'Hôtel DALEY sera sans rivale. Un corps complet de garçons de cuisine, possédant tous particulièrement l'expérience de leurs devoirs, a été choisi avec beaucoup de soin à New-York, et placé sous la direction d'un chef très assés.

Des Bains de différentes espèces Seront toujours prêts sur les lieux; DES OMNIBUS Seront toujours prêts pour l'arrivée et le départ des Diligences à Bateau à Vapeur qui voyagent entre cette ville et chaque partie du Continent Américain, franc de charges.

J. H. DALEY saisit cette occasion pour offrir ses remerciements les plus sincères de l'encouragement distingué et libéral qu'il a reçu pendant si longtemps à Kingston, et il assure ses bons amis et le public en général, qu'il se montrera toujours très empressé de donner toute son attention à leur confort. Montréal, 16 juin 1846.

BANNIERE DU COMMERCE.

UNE Assemblée Générale du Corps du Commerce aura lieu aux Magasins de J. D. BERNARD, Géographe, rue St. Paul, VENDREDI prochain, le 19 Juin, à HUIT heures du Soir pour prendre des mesures pour présenter à l'Association St. Jean Baptiste de Montréal, la BANNIERE DU COMMERCE.

LUDGER DUVERNAVY, Commissaire-Ordonnateur.

MAISON A LOUER.

À LOUER dans la Rue St. Alexandre, une Maison en pierres de taille, à deux étages. Prix £25 pour le reste de l'année.

LOUIS DELAGRAVE.

PELLANT ET BERNABE.

ONT l'honneur d'informer leurs amis et le public en général, qu'ayant acheté le fond de magasin, d'une personne qui n'était dans les affaires que depuis un an, à un prix beaucoup moins que le prix comptant, ils sont en état de vendre à bon marché un assortiment des plus étendus de marchandises de goût, bien choisies, qui méritent l'attention de toutes les familles, ayant confiance que leur prix réduit leur méritera un peu du patronage public, qu'ils sollicitent humblement.

MARCHANDISES NOUVELLES.

Récemment Recues par le Great Britain, Rory O'More, Brillannais et Erromanga. J. L. BEAUDRY & CIE. No. 80, Rue Notre-Dame.

VIENNENT de recevoir par les vaisseaux ci-dessus, un assortiment splendide et très étendu de Marchandises de Fonds et de Gout, et ils en attendent encore tous les jours par le PEARL, LADY SEATON, VIVID, et autres Vaisseaux venant de Glasgow et de Liverpool.

FETE NATIONALE DE L'INSTITUT CANADIEN, SOUS LE PATRONAGE DES DAMES CANADIENNES.

LES Dames et Messieurs de Montréal, sont respectueusement invités à assister, MERCREDI, le 24 du courant, jour de la SAINT-JEAN-BAPTISTE, Fête Patronale du Pays, à une SOIREE PUBLIQUE, qui sera donnée par l'INSTITUT CANADIEN, dans une des Grandes Salles du Nouveau Marché, sous le patronage des Dames nommées ci-dessus, qui ont bien voulu se rendre à l'invitation de la Comité.

LES Dames et Messieurs de Montréal, sont respectueusement invités à assister, MERCREDI, le 24 du courant, jour de la SAINT-JEAN-BAPTISTE, Fête Patronale du Pays, à une SOIREE PUBLIQUE, qui sera donnée par l'INSTITUT CANADIEN, dans une des Grandes Salles du Nouveau Marché, sous le patronage des Dames nommées ci-dessus, qui ont bien voulu se rendre à l'invitation de la Comité.

LES Dames Patrons de la Soirée prendront le fauteuil à HUIT heures et demie. Cartes d'admission.—Prix: une Dame et un monsieur, 7s. 6d.; Un Monsieur et deux Dames, 10s. On peut s'en procurer chez MM. F. WARE & CIE., GALERIE AU ROY, Beaudry et Frère, F. N. BRAZEAU, à la Salle de Lecture de l'Institut Canadien et au Bureau de M. C. E. Belle, Notaire, Rue St. Gabriel.—15 Juin.

VEUILLEZ LIRE CETTE ANNONCE!

Le Dr. TAVERNIER prévient ceux qui ne sont endettés de ne payer aucun compte au nommé J. Baptiste Moyen, vu qu'il a cessé de l'employer. Les personnes qui lui ont donné des argents voudront bien le faire savoir immédiatement. Il prie en même temps ceux qui lui doivent de venir régler leurs comptes.

MARCHANDISES NOUVELLES. PREMIERE IMPORTATION CE PRINTEMPS.

INFORME respectueusement les Dames de Montréal, qu'il vient de recevoir (par la voie de New-York) un assortiment des plus splendides et des plus nouveaux PATRONS DE CHALES D'ETE, de Mousseline de Laine Française, Barèges, etc., etc., RUBANS DE SATIN et autres, pour garnir les chapeaux; GANTS, de Paris, de la meilleure qualité; FLEURS ARTIFICIELLES de différentes variétés, Lacet, Frange, Boutons en soie et en acier, etc., etc. Son assortiment de CHALES légers de Paisley est très complet, il a aussi de la Batiste imprimée de Hoyle.

BUREAU DE LA COMPAGNIE DE L'ASSURANCE MUTUELLE, CONTRE LE FEU, DU COMTE DE MONTREAL.

AVIS est par le présent donné, que M. G. N. GOSSELIN est autorisé à collecter ce qui est dû à cette Institution. P. L. LE TOURNEUX, Secrétaire.

Place dans un Banc A L'EGLISE ST. JACQUES

UNE personne désire avoir une place dans un banc, dans la galerie de l'Orgue. Toutes informations devront être adressées à A. B., aux Bureaux de la Revue Canadienne. 12 Juin.



Departement des Terres de la Couronne. Montréal, 18 Décembre 1845.

AVIS.—Pour être vendu, par Encaen Public, au Palais de Justice, à Trois-Rivières, MARDI, le QUATRIEME jour d'AOUT, mil-huit-cent quarante-six, à ONZE heures de l'avant-midi:

La propriété connue sous le nom de FORGES DE ST. MAURICE, située sur la Rivière St. Maurice, District de Trois Rivières, Bas-Canada, comprenant tous les ouvrages en fer, moulins, fournaux, maisons, magasin, remise, etc., et contenant environ cinquante-cinq acres de terre, plus ou moins. L'acquéreur pourra avoir le privilège d'acheter une quantité additionnelle de terrain adjoignant (n'excluant pas trois cent cinquante acres), qu'il peut avoir au prix de sept échins et six dixiers par acre.

Un quart du prix d'achat sera requis au tems de la vente, le reste sera payé en trois versements égaux, annuels, avec intérêts. Les lettres patentes seront émises, lorsque le paiement sera complété. Des plans de la propriété peuvent être vus à ce Bureau.

Quinze jours sont alloués au présent locataire pour transporter ailleurs ce qui lui appartient. Possession sera donnée le SECOND jour d'OCTOBRE, mil-huit-cent quarante-six.

La Gazette du Canada est prié de publier cet avis, ainsi que les autres papiers-nouvelles du Bas-Canada, dans la langue dans laquelle ils sont publiés, une fois par quinze jours, jusqu'au jour de la vente. Le Courrier & Gazette et le Toronto Herald, sont aussi priés de l'insérer. Montréal, 5 Janvier 1846.

TAFIS A L'HUILE.

À VENDRE au magasin de M. A. LAFLAMME, No. 103, Marché à Four, 1000 verges de TAFIS FLEURIS, de plusieurs et grands assortiments pour Chambre, Essence et Escuderie, ainsi que pour tables, penes, etc., et autres Toiles, et Soies. C'est pour différents usages; Toiles pour Chapeaux, Capotes et Manteaux, etc.

P. GOULET, MARCHAND TAILLEUR.

Honneur de prévenir ses amis et le public en général qu'il a ouvert un MAGASIN et une BOUTIQUE comme MARCHAND TAILLEUR, dans la Rue St. Lambert, vis-à-vis JUS. BELLE. Eer, Notaire, où il aura constamment en main un assortiment complet de Draps, Casisiers, Patrons de Vestes, etc., etc. Les personnes désirant fournir leur Drap seront aussi bien servies qu'il elles le prendraient à son Magasin. M. GOULET, ayant pratiqué dans les meilleurs établissements des Etats-Unis, et ayant pris des arrangements pour se procurer les nouvelles Coupes et Modes des pays étrangers, n'en redra à personne pour l'élegance des ouvrages qu'on verra bien lui confier. Il fait aussi toutes sortes d' habits Militaires. Montréal, 30 Janvier, 1846.

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE.

ON a besoin à l'ACADEMIE DE MONTREAL d'un professeur de langue française. Il faut qu'il soit muni de certificat, etc. S'adresser à JAMES BELDEN, Directeur. 77-Rue Ste. Catherine, entre les rues St. Urban et De-Henry. Montréal, 16 avril, 1846.

BANQUE D'EPARGNES DE LA CITE ET DISTRICT DE MONTREAL.

PATRON: Mongr. l'Evêque Catholique de Montréal. Bureau des Directeurs, W. Workman, Président; Francis Hincks, A. Lalocque, V. Président; H. Malholand, John E. Mills, L. H. Holton, Jacob DeWitt, John Tully, Joseph Bourret, Damase Masson, P. Beaubien, Joseph Grenier, L. T. Drummond, Nelson Davis, H. Judah.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à six cents francs l'INTERET qui payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de £50 et au-dessus, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme. On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et de SIX à HUIT.

COMPAGNON-TAILLEURS DEMANDES.

Le Soussigné a besoin de QUATRE COMPAGNONS immédiatement. Personne ne devra se présenter, à moins d'avoir les capacités requises et surtout à moins d'être de bonne conduite. 17, Rue St. Gabriel. C. GAREAU, Marchand-Tailleur. Montréal 12 Juin.

SITUATION D'INSTITUTEUR DEMANDEE

LES Personnes qui auraient besoin d'un Instituteur qualifié pour enseigner l'Anglais et le Français grammaticalement et toutes les autres branches d'éducation élémentaire, pourront obtenir les informations sur un tel Instituteur en s'adressant à nos bureaux, ou à LOUIS LACHAPPELLE Instituteur. Ste. Marie de Mannoir, Montréal, 22 mai 1846.

VITAL DESROCHERS

à établir un magasin de chaussures, au No. 79, Rue St. Constant, (au-dessus de St. Laurent), SON ATELIER au No. 142, rue Notre-Dame, près de l'Eglise d'Armenie.—mai 1846.

C. E. BELLE, Notaire Public, à établir son Bureau, au No. 26, Rue St. Gabriel.

Importation directe de France.

Marchandises Françaises. — Ornaments d'Eglises. — Chapeaux. — Vins. — Fromages, etc., etc.

M. LOUIS DE LAGRAVE vient de recevoir par les derniers arrivages et a maintenant à vendre aux voûtes de J. D. Bernard, écrivain, Rue St. Paul, un assortiment de RUBANS FRANÇAIS et de Marchandises de toutes sortes venant directement de Paris et de Lyon. Pluche noire pour chapeaux, Pluches de diverses couleurs pour meubles. AUSSI A VENDRE AU MEME LIEU.—Patés de FOIE GRAS TRUFFÉS, DINDES TRUFFÉS, POULARDES TRUFFÉS, TRUFES en bouteilles, CHAMPIGNONS, et un assortiment de divers autres articles.

M. L. D., prévient les MM. du clergé qu'il a aussi à vendre au lieu un assortiment d'ORNEMENTS D'EGLISES, brodés en Or et Soie.

VOILE pour le St. Sacrement, ECHARPES pour ditto. UN ETENDARD représentant St. Jean Bapt.

Des Statues de la Ste. Vierge, en plâtre, de 5 pieds et en composition plus petites. Ditto dorées et argentées.

Aussi attendu de jour en jour par le Concordia. CIBOIRES, CALICES, OSTENSOIRES, Boîtes aux Stes. Huiles.—Porte-Dieu.

Le Soussigné, arrivant maintenant de France, à l'honneur de prévenir les Messieurs du Clergé qu'il a été nommé Agent, pour le Canada, par la MAISON ALEXANDRE, DE PARIS, pour la Vente des PIANOS-ORGUES-HARMONIUMS, lesquels peuvent être très bien adaptés pour les Eglises, ayant le même son que les Orgues ordinaires, et le prix étant plus à la portée de toutes les fabriques. Deux de ces Orgues arrivent dans le Concordia et pourront être examinés. AYANT été nommé Agent pour une Maison de Londres et de Birmingham pour tous les articles, argentés et dorés tant pour l'usage des Eglises, que pour des objets de table; Je me chargerai d'aucun mémoire que l'on voudra bien me confier, ainsi que d'expédier toute sorte d'objets, dans cette branche, qui auront été endommagés, pour les faire remettre à neuf, et cela à des prix très modérés.

Montréal, Rue St. François-Xavier, vis-à-vis la Banque du Peuple.

Brique de St. Ours.

LES Soussignés propriétaires d'une briqueterie considérable à St. Ours, auront à vendre au 1er Juin prochain. Plusieurs 100,000 briques de la meilleure qualité, qu'ils livreront soit à Montréal, aux Trois-Rivières ou à Québec.

JOS. MORIN ET FILS. St. Ours. Montréal, 23 Avril 1846.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE J. B. BOZARD.

No. 24, Rue St. Vincent. J. J. PHELAN, AVOCAT. No. 17, Rue St. Louis.

Voyage de plaisir A VARENNES.

TOUS LES DIMANCHES A UNE HEURE P. M.

Le Steamer ST. LOUIS commencera ses voyages réguliers à Varennes, Dimanche prochain le 30 du courant, et continuera pendant la saison, tous les Dimanches en partant de Montréal à 1 heure P. M. et revenant de bonne heure dans l'après-midi. Montréal, 26 mai 1846.

LA BANQUE DU PEUPLE.

LES Actionnaires de cette Institution, sont par les présentes requis de PAYER le QUATRIEME VERSEMENT sur leurs parts souscrites, le QUINZE de JUILLET prochain et le CINQUIEME VERSEMENT sur les mêmes, le PREMIER de SEPTEMBRE prochain. Par ordre des Directeurs, B. H. LEMOINE, Caisier. Montréal 12 Juin.

SOURCES DE ST. LEON.

LES SOURCES DE ST. LEON, situés à environ 4 milles de la Rivière-du-Loup, ont été loués pour quelques années, par le Soussigné, qui prend la liberté d'informer ses amis et le public qu'il réside sur les lieux, où il est prêt à recevoir les voyageurs et à expédier l'Eau Minérale à ceux qui en demandent. Les personnes suivantes qui ont été nommées Agents en auront constamment à vendre; à Montréal, chez MM. HARKIN & BADEAUX; aux Trois-Rivières, chez MM. LARUE & CIE; et à Québec, chez M. E. GINGRAS. St. Léon, 13 mai. JOHN GRANT.

CHAPEAUX FASHIONABLES DE LONDRES

LE Soussigné vient de recevoir par le Great Britain, Palmyra et Lady Seaton, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CASTOR, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.

ANDREW HAYES.

Montréal, 15 mai, 1846. MAGASIN DE MARINE. A VENDRE, PAR LE SOUSSIGNÉ: ANCHRES, Chaines, Câbles, Goudron de Charbon, Cuivre Rouge, Brai, Résine, Toile à Voile, Etoupe à Callétre, Huile, Peintures, Suif, Carvello, Poulies, Fisselle, Compas, Pavillons de Goëlettes et de Steamboats, et autres articles pour la Marine. FRANCIS MULLINS, Quai des Steamboats. 2 avril.

CLOCHES D'EGLISES.

LE Soussigné étant en relation d'affaires avec les grands Etablissements de Fonderies dans le Royaume-Uni et sur le continent Européen, et dans l'habitude de faire venir des Cloches d'Eglises, informe les Messieurs du Clergé qu'il sera toujours prêt à recevoir des commandes pour cet objet; ayant importé ces articles depuis plusieurs années il espère pouvoir satisfaire MM. les Curés qui désirent en faire venir. LOUIS DE LAGRAVE. Rue St. François Xavier. 9 Juin.

PIANOS-ORGUES-HARMONIUMS.

Le Soussigné, arrivant maintenant de France, à l'honneur de prévenir les Messieurs du Clergé qu'il a été nommé Agent, pour le Canada, par la MAISON ALEXANDRE, DE PARIS, pour la Vente des PIANOS-ORGUES-HARMONIUMS, lesquels peuvent être très bien adaptés pour les Eglises, ayant le même son que les Orgues ordinaires, et le prix étant plus à la portée de toutes les fabriques. Deux de ces Orgues arrivent dans le Concordia et pourront être examinés. AYANT été nommé Agent pour une Maison de Londres et de Birmingham pour tous les articles, argentés et dorés tant pour l'usage des Eglises, que pour des objets de table; Je me chargerai d'aucun mémoire que l'on voudra bien me confier, ainsi que d'expédier toute sorte d'objets, dans cette branche, qui auront été endommagés, pour les faire remettre à neuf, et cela à des prix très modérés.

LOUIS DELAGRAVE, AGENT GENERAL pour toutes sortes d'articles d'Eglise et divers objets DE TABLE.

MONTRES, BIJOUTERIE, ARGENTERIE, &C.

L. P. BOIVIN,

Le Soussigné vient de recevoir de New-York et d'Angleterre, une partie de son assortiment d'ARTICLES EN BIJOUTERIES, et autres parmi lesquels se trouvent: Ecritoires (Ladies companions), plumes en or et plumes en acier. Fusils, Brosses, Peignes Français, Portemanteaux et un assortiment de marchandises de goût et de fantaisie, Basoirs de première qualité, Canifs Ciseaux, — ATTENDU AUSSI: UN assortiment étendu de Parfumerie Française de la meilleure qualité et par le Eromanga de Liverpool, une collection riche de montres patentées en or et en argent de manufacture anglaise, etc., etc.

Montres en or émaillées pour Dames, Montres de riches de Messieurs, Chaines-Gardes en or, Chaines-Courtes et Clefs en or, Rubans à la Louis-Philippe avec ornements en acier et en or, Lorgnettes Doubles en or et en acier, do Simples do Epinglettes à cancé, do topaz et émaillées, Boucles d'Oreilles, nouveau goût, Bagues de Dames et Mrs., en grande variété. Montréal, Juin, 1846.

MAGASIN DE MAISON BEAUDRY & FRERE, Rue Notre-Dame, No. 124, P.Eglise Anglaise.

LA MAISON BEAUDRY & FRERE vient de recevoir son assortiment du printemps de marchandises de FONDS et de GOUTS, choisies avec le plus grand soin, par un des associés dans les différents marchés de France, d'Angleterre et d'Esosse, ils ont surtout en main une belle collection de Charles de Satin et Cashmere, Etoffes à pantalons et à veste, Tapis fin, superfin, Bruxelles et Impériaux, aussi des Boutons avec la feuilles d'érabie et le castor. Montréal, 12 Juin 1846.

IMPORTATION DU PRINTEMPS. HARKIN & BADEAUX, No. 140 rue Notre-Dame

LA MAISON HARKIN ET BADEAUX annonce au public l'arrivée d'un assortiment complet de Marchandises de fonds et de fantaisie, pour le commerce du printemps, et de l'été. On trouvera que le NOUVEAU FONDS comprend ce qu'il y a de plus varié et de plus à la mode en fait de tissus. Vêtement de Dames etc., Les marchands de la Campagne sont invités à visiter la maison H. & B., il y trouveront tout ce qui peut convenir à leur commerce. A des prix raisonnables. Montréal, 12 Juin 1846.

PELLANT & BERNABE No. 130, RUE NOTRE-DAME.

PRÈS DE L'EGLISE ANGLAISE, M. M. PELLANT & BERNABE

viennent d'ouvrir leur Magasin au No. 130, Rue Notre-Dame; leur fonds se compose d'une grande variété de Marchandises d'Utilité et de Fantaisie. Ils sollicitent particulièrement l'attention du public sur leur assortiment de nouveautés et de Chapeaux de Dames, d'enfants etc, qui se compose exclusivement de tout ce qu'il y a de nouveau et de plus à la mode. Montréal 5 Juin 1846.

CHAPEAUX FASHIONABLES DE LONDRES

LE Soussigné vient de recevoir par le Great Britain, Palmyra et Lady Seaton, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CASTOR, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.

ANDREW HAYES.

Montréal, 15 mai, 1846. MAGASIN DE MARINE. A VENDRE, PAR LE SOUSSIGNÉ: ANCHRES, Chaines, Câbles, Goudron de Charbon, Cuivre Rouge, Brai, Résine, Toile à Voile, Etoupe à Callétre, Huile, Peintures, Suif, Carvello, Poulies, Fisselle, Compas, Pavillons de Goëlettes et de Steamboats, et autres articles pour la Marine. FRANCIS MULLINS, Quai des Steamboats. 2 avril.

LE Soussigné prévient le public de cette ville, qu'il vient d'ouvrir des Salles d'Encaen, au No. 44, Grande Rue St. Jacques; où il fera régulièrement le MARDI et VENDREDI, des ventes de MEUBLES de MENAGES, etc., etc. Il se chargera de vendre à commission toutes espèces d'effets et d'articles de ménage, soit chez lui ou au domicile des individus. P. FOURNIER. Montréal, 10 avril 1846.